

et à Uskub, furent créées des écoles de chefs de poste.

Anciennement les zaptiés (gendarmes turcs) étaient groupés par *kaza* (arrondissement). Ils détachaient quelques hommes dans les localités voisines. On substitua à cette organisation le système français : postes à effectif de cinq hommes, répartis en brigades (*karakols*), dans tous les villages importants. On parvint ainsi à surveiller plus étroitement les comitadjis, qui trouvaient difficilement à se réapprovisionner dans les localités occupées dorénavant par des gendarmes.

Au moment de la révolution jeune-turque (1908), la gendarmerie ottomane d'Europe comprenait 7 bataillons, dont 4 formaient le régiment de Salonique, 2 celui de Monastir et 1 le détachement d'Uskub-Kossovo. Leur effectif était de 4.800 hommes — dont 1.200 cavaliers — commandés par 190 officiers. Il y avait 460 postes (brigades de gendarmerie), sous les ordres de gradés ayant suivi les cours des écoles. Enfin, la gendarmerie ottomane était armée de fusils Mauser. On eut le tort, à mon avis, d'étendre aux secteurs d'Asie l'organisation en postes de cinq hommes. Il résultait en effet, de cette manière de procéder, une dispersion de forces peu en rapport avec la topographie générale d'un pays difficile aussi bien qu'avec sa situation ethnographique. Cette dispersion d'effectifs a laissé aux anciens bachi-bouzouks, dans les provinces lointaines, une indépendance d'allures que ne pouvaient nullement contrôler les officiers étrangers, répartis dans des secteurs qui dépassaient souvent 300 kilomètres. L'organisation de la gendarmerie, en dehors de la Macédoine et de la Thrace, a donc été pure utopie !